

L'extension
de la famille
des gentils

- espoirs et déboires en autostop -

Amélie Charcosset

Sommaire

L'extension de la famille des gentils	4
Mille réponses.....	7
En échange	9
Un poème (ré-)appris par cœur sur la route dans l'attente (1)	11
Liste de choses reçues en stop	13
Tout ce qui paraît infime	14
Un poème appris par cœur sur la route dans l'attente (2).....	17
L'imprévu.....	19
Liste de choses perdues en stop	22
Un poème appris par cœur sur la route dans l'attente (3).....	23
Une voiture sous influence.....	25
Non, je ne m'autostopperai pas.....	29
Un poème appris par cœur sur la route dans l'attente (4).....	32

L'extension de la famille des gentils

Je me suis toujours demandé ce que ça faisait, de s'aimer en deux langues, deux cultures à mêler, entremêler et d'interculturel à démêler ; essayer de faire place, de se désencombrer de ce qui nous suit depuis tout petits, ce qu'on nous a inculqué, une façon de dire bonjour, une autre de manger. S'aimer en deux langues, peut-être se le dire dans une troisième, virevolter de l'une à l'autre ; une langue par émotion, et le cœur qui ne répond pas pareil, en fonction.

Elle est française, il est kirghize, ils s'aiment en russe. Il les apprend, elles, la langue et cette fille qui la parle, elle les apprend aussi, eux, cette langue turque écrite en alphabet cyrillique (improbable mais vrai) et le garçon qui la connaît. Ils apprennent plus que des langues, ils apprennent des mondes.

Ils ont acheté une maison dans la capitale kirghize, à Bichkek. Un jardin, un *tapchan* en construction, ces abris sous lesquels on boit le thé, des travaux à faire. Il y a des ouvriers qui viennent s'en occuper. On les paie à la journée. Quand l'heure du déjeuner approche, il dit à l'amoureuse, dans ce français qu'il apprend : *je sais qu'on les paie, mais quand même, on va leur préparer le repas, d'accord ? Parce qu'on est de la famille des gentils.*

*

Des mois plus tard, c'est dans ce jardin – mais pas sous le *tapchan*, qui est toujours en construction – qu'elle me raconte ce moment-là parmi mille autres où ils se surprennent puis se comprennent, dans une langue qu'ils inventent et qui ne cesse de chaparder à d'autres des mots, des expressions, des images.

Et moi, dans ce jardin, dans la tombée d'un soir en Asie centrale, moi qui m'apprête à prendre la route, d'abord pour ce pays-ci qui m'a accueillie pendant dix mois et dont je ne connais qu'une infime partie, puis pour Istanbul, puis pour la France en rentrant par les terres et par les voitures du hasard, je ris de cette phrase-là, de *cette famille des gentils*, de cette image si simple mais si juste, parce que quand je les regarde eux, chacun ou ensemble, oui, c'est clair, évident même, qu'ils en font partie. Et je sais à ce moment-là que cette phrase me restera, d'une manière ou d'une autre ; elle me restera comme mille choses de ce pays et de cette année-là : l'émerveillement devant les abricotiers en fleurs, les graines de carvi sur les *lipiochkas*, la vue depuis le Sulaiman Too, les thésières renversées sur les tombes dans les cimetières, le goût de l'aneth dans les salades, les dizaines de sortes d'abricots secs au bazar, et l'idée de la famille des gentils, donc.

*

Des mois plus tard encore, c'est à moi d'être amoureuse. En une seule langue. Mais ça n'empêche rien, je me rends compte qu'il y a des mondes à inventer derrière chaque mot que l'on partage, des expressions faites nôtres, des messages, des énigmes, des codes secrets. Je parle un jour de cette idée de *la famille des gentils*, un récit d'une vie antérieure parmi d'autres. Et aussitôt, la voici

acceptée, cette appellation, cette façon de voir le monde, il l'adopte, il l'adore, elle se rajoute à notre longue liste d'idiomes qui disent notre façon d'être au monde.

*

Des mois plus tard enfin, nous descendons d'une voiture ; je suis un peu sonnée par un trajet qui a envoyé valser des préjugés que je ne pensais même pas – même plus ? hélas, si... – avoir. L'amoureux dit : *lui aussi, il fait partie de la famille des gentils*. Et c'est soudain évident, de rapprocher ces mots-là de ce voyage-ci, ça s'emboîte et ça prend forme, ça fait sens : le stop, c'est cette extension permanente de la famille des gentils, c'est élargir ce groupe-là, faire entrer dans la ronde d'autres univers auxquels je n'ai pas vraiment accès d'habitude, et renouveler sans cesse ma patience, certes, mais surtout ma foi en l'humanité – oui, toujours, à un moment, finalement, des gens s'arrêtent. Et plus que souvent, ce qui se joue dans les voitures a quelque chose de grand.

*

Alors ici, rassemblées, ce sont quelques histoires de stop, de pouce levé, de voyages où les trajets comptent plus que les destinations. Quelques espoirs, quelques déboires ; une idée de l'attente, un instantané de la route, un aperçu d'après impressions.

Mille réponses

Gradiška, Croatie.

Je fais ce voyage pour expérimenter, à une échelle minuscule, les frontières, les barrières, les bordures, les passages, les territoires, les appartenances, et ce que c'est, en soi, un pays. Ce que c'est, en moi, un pays. Les frontières du corps, celles que l'on se met, les limites, la liberté de mouvement et de circulation à l'intérieur de soi-même, dans des recoins jusqu'alors inexplorés : la peur, la fatigue des muscles, les tensions, le découragement, mais aussi la joie, l'émotion devant la bienveillance, la gratitude.

Je fais ce voyage pour la distance, pour sentir les kilomètres, pour me rapprocher, pour avoir une idée physique du monde, pour mettre une réalité sur mes cartes mentales, sur mes représentations à deux balles. Pour connaître. Pour avoir des choses à dire, à raconter, à écrire.

Pour apprendre à me taire.

Je fais ce voyage pour tester l'étanchéité des langues, et espérer qu'elle saute. Je fais ce voyage pour la perméabilité des langages, pour éprouver cet éloignement du russe quand le slovène revient et ce mélange de moi – c'est moi qui parle et je suis si mélangée, entre diverses façons de dire, j'ai appris à dire pluie en bosniaque parce qu'aucune langue que je connais ne suffisait. Je fais ce

voyage pour avoir le sentiment de réapprendre à parler, d'ouvrir des mondes au fur et à mesure que je me rapproche parce que ma capacité à décrire ce qui m'entoure se développe, parce que je retrouve des termes que j'avais oubliés.

Je fais ce voyage pour voir des gens et ce qu'ils disent du monde et de la vie, pour écouter les histoires, et la façon dont elles s'ancrent au paysage : les voitures et les camions qui s'arrêtent vont quelque part, pour quelque chose. Les hommes conduisent, travaillent, vivent, sculptent le bois, boivent de la *slivovica*, aiment, luttent avec la crise, refont leurs pièces d'identité, chantent en serbe, s'ennuient. Les hommes ont voyagé, ils se souviennent et c'est beau. Jardinier en Slovénie, autostoppeur en Irak, et Sarajevo.

Je fais ce voyage pour voir si j'ai bien retenu la leçon du lâcher-prise, le fait de se laisser porter par ce qui se passe, de se jeter sur ce qui dépasse, de renoncer à Sarajevo – Sarajevo sera toujours là, même une quatrième fois.

Je fais ce voyage pour avoir le temps d'apprendre des poèmes, des beaux textes, des alexandrins, de faire rouler les mots dans ma bouche sur le chemin ou dans l'attente : Max Jacob, Racine, Cendrars, Norge. Je fais ce voyage comme on fait corps.

Je fais ce voyage pour je ne sais quoi encore.

En échange

Elle aime les symboles, les rituels, les petites attentions. Créer des liens. Elle réfléchit à ce qu'elle pourrait donner en échange – pas de l'argent, ça détruirait tout le concept, mais un petit rien, une pierre minuscule à apporter à l'édifice, un *memorabilia* – ce qui fait se souvenir. Ce qui se fait souvenir. Alors, elle réfléchit. À ce qu'elle sait faire de ses dix doigts. Et elle dit qu'elle doit se rendre à l'évidence : pas grand-chose. Mais quand même, des oiseaux en papier. De ceux qui volent quand on leur tire sur la queue en leur tenant le ventre. De ceux qui battent des ailes.

Et soudain, ça va de soi. L'oiseau pour dire l'envol et le chemin, le battement d'ailes pour les choses qui ne s'évanouissent pas et le battement d'elle aussi, celui de son cœur qui joue au tamtam, tambourine dans sa poitrine, à chaque montée dans les voitures, à chaque montée, l'adrénaline, à chaque descente, la vie et ses douces pentes. Et puis le papier enfin, ce qu'on récupère, un ticket de caisse, une serviette qui accompagnait le café, ce qui est support de mots, support de beau. Ce qui peut se transformer, c'était une facture, voici un oiseau prêt à décoller.

Elle le fait presque sans y penser. Sur la route, pendant les mots, les mains qui s'agitent en parlant d'autre chose, comme on roulerait une cigarette, un avant-goût du plaisir à venir, du plaisir à offrir. Ça marche à tous les coups, c'est là que réside la magie, c'est là la certitude au milieu de ces voyages de l'improbable.

Ça marche.

Avec même les bourrus, les taiseux, les militaires, les évangélistes.

Il y a ceux qui vont lui trouver une place à côté du squelette en plastique accroché au rétroviseur, ou au milieu des fleurs en tissu d'un camping-car hollandais et hippie. Ceux qui vont l'offrir à leur tour, un petit-fils qu'ils rejoignent et qui sera ravi. Ceux qui vont l'utiliser à côté du disque de stationnement pour amadouer le policier. Ceux qui vont le conserver – « c'est un peu comme un talisman », petit secret gardé au fond d'une boîte à gants.

C'est sa marque à elle. Son signe distinctif. Une marque pas déposée, pour tous ceux qui la déposent quelque part. Un oiseau de passage contre un siège passager.

Un poème (ré-)appris par cœur sur la route dans l'attente (1)

Tu es plus belle que le ciel et la mer

Blaise Cendrars

Quand tu aimes il faut partir
Quitte ta femme quitte ton enfant
Quitte ton ami quitte ton amie
Quitte ton amante quitte ton amant
Quand tu aimes il faut partir

Le monde est plein de nègres et de négresses
Des femmes des hommes des hommes des femmes
Regarde les beaux magasins
Ce fiacre cet homme cette femme ce fiacre
Et toutes les belles marchandises

Il y a l'air il y a le vent
Les montagnes l'eau le ciel la terre
Les enfants les animaux
Les plantes et le charbon de terre

Apprends à vendre à acheter à revendre
Donne prends donne prends

Quand tu aimes il faut savoir
Chanter courir manger boire
Siffler
Et apprendre à travailler

Quand tu aimes il faut partir
Ne larmoie pas en souriant
Ne te niche pas entre deux seins
Respire marche pars va-t'en

Je prends mon bain et je regarde
Je vois la bouche que je connais
La main la jambe l'œil
Je prends mon bain et je regarde

Le monde entier est toujours là
La vie pleine de choses surprenantes
Je sors de la pharmacie
Je descends juste de la bascule
Je pèse mes 80 kilos
Je t'aime

Liste de choses reçues en stop

Un sandwich

Des cafés

De la monnaie pour les toilettes

Des secrets

Un sac de fruits du jardin (poires et prunes)

Un collant (?!)

Des cartes de visite

De la joie

Deux paquets de biscuits

Des questions

Des noms de groupes de musique à écouter

Une proposition de camper sur un terrain

Deux parapluies

Deux pêches

Deux bouteilles de Coca-Cola

Une part de tarte aux pommes

Une bouteille d'eau

Un marqueur

L'évangile

Tout ce qui paraît infime

Bruxelles, Belgique.

Septembre 2015. Presque une semaine que je n'ai pas écrit. Pourtant, j'avais laissé tout ce temps libre là exprès pour. Dans le but de. Avec comme finalité de. Il était à moi, tout ce temps, toutes ces plages horaires libres à perte de vue, comme une route serbe au bord de laquelle j'avais tellement attendu, *vide à perte de vue*, j'avais de l'espace – mental, et physique aussi – pour écrire. Alors quoi ?

C'est que soudain, « Sur la route » a pris un autre sens. M'a foutu une claque. Presque une semaine que je n'ai pas écrit. Une semaine que je suis, en flux tendu, la plateforme citoyenne de soutien aux réfugiés de Bruxelles. Que je cherche à les rejoindre. Que parallèlement, une crève monumentale, brusque, épuisante, me cloue au lit, me laisse sans force, une semaine que je bataille entre ma raison et mes envies – mes besoins – d'agir, d'être en action plutôt qu'en pensée.

Il y a six jours, j'écrivais : « Le stop, c'est donc gratuit. Ça ne me coûte que quelques tickets de bus pour rejoindre le bout des villes, et des heures, bien sûr, oui, du temps. De la fatigue. *Beaucoup disent du courage, même si je n'en suis pas sûre.* Des frayeurs, parfois. Et ça m'apporte mille fois plus. De la confiance, en moi, en les autres, de la joie, de l'euphorie, des découvertes, des

surprises, des aventures, des paysages, des points de vue, des façons d'être. »

Et puis, il y a six jours, il y a eu cette photo d'enfant rejeté par la mer que j'aurais préféré ne pas voir parce que je crois ne pas avoir besoin de ça pour prendre conscience des choses ; parce que j'évite depuis si longtemps les images, mais qu'elles finissent par me revenir en pleine face sans que je puisse y trouver à redire. Et alors il y a eu ce déferlement, cet effroyable des vies arrivées difficilement jusqu'ici, et soudain tout ce qui paraît infime à côté.

Oui, je fais du stop. Oui, les gens me répètent, au moins une fois par voyage, qu'il faut bien du courage. J'en suis encore moins sûre qu'avant.

Comment écrit-on après ça, avec ça, pendant ça ? Le stop, c'est bien sûr me rendre compte tout le temps que je suis du bon côté de la barrière, de la frontière, que j'ai le droit de passer d'un pays à l'autre, qu'on m'accorde des visas, qu'on me laisse monter en voiture.

Et pourtant passer de la Turquie à la Bulgarie m'avait paru, déjà, si complexe et si long...

Le stop, c'est pouvoir voyager parce que je suis jeune, blanche, cis, valide, riche – pas vraiment, mais plus que beaucoup ; je peux toujours décider de prendre un train si je me retrouve coincée indéfiniment quelque part et que j'en ai marre. C'est avoir un statut professionnel qui, bien que précaire à souhait, me permet de choisir de vadrouiller pendant plusieurs semaines de suite, plusieurs fois par an. De prendre des vacances, quand un

pourcentage dingue de la population mondiale n'est jamais parti de chez lui.

Oui, je suis chanceuse, je le sais, je le répète à l'envi, que j'ai quarante-sept bonnes étoiles accrochées au-dessus de la tête. J'en ai honte parfois. Qu'elles ne soient pas un peu mieux réparties au-dessus de ceux qui.

Alors, depuis presque une semaine, je n'ai pas écrit. J'ai bataillé avec les mots dans ma bouche, dans ma gorge, les mots tesson qui picotent la peau. Des mots enrhumés, des esprits bouchés, des espoirs frissonnants, des sueurs froides et des tremblements. Audace, courage, traversée. Presque une semaine que je n'ai pas écrit. Aujourd'hui, je réessaie. De poser mes mots les uns à côté des autres. Pas de faire abstraction, non, de toujours garder ça en tête, le grand monde fou à se jeter par les fenêtres, mais de continuer malgré tout. Raconter ces aventures de rien, ces petits bouts qui n'appartiennent ni à un exode, ni à un exil, ni à une migration, ni à une fuite. Ces petits bouts d'une petite vie, qui parlent quand même de chemins, mais moins de barbelés. Presque une semaine pour essayer de remettre les choses en perspective, cet infiniment petit, cet immensément dérisoire, quelques trajets au milieu de milliards, quelques (dé)routes à garder en mémoire.

Un poème appris par cœur sur la route dans l'attente (2)

Romance

Max Jacob

Je garde dans la solitude
comme un pressentiment de toi.
Tu viens ! et le ciel se déploie,
la forêt, l'océan reculent.

Tous deux le soleil nous désigne
par-dessus la ville et les toits
les fenêtres renvoient ses lignes
les fleurs éclatent comme des voix.

Lorsque ton jardin nous reçoit,
ta maison prend un air étrange :
comme un reflet, la véranda
nous accueille, sourit et change.

Les arbres ont de grands coups d'ailes
derrière et devant les buissons.
La vague, au loin, parallèle,
se met à briller par frissons.

Je garde dans la solitude
comme un pressentiment de toi.
Tu viens ! et le ciel se déploie,
la forêt, l'océan reculent.

L'imprévu

Paris, Porte d'Orléans.

Moi, j'ai été élevé aux horaires de train précis, aux prévisions, aux plans A, B, C, D et ce jusqu'à la fin de l'alphabet, sait-on jamais. J'anticipe, toujours, je pèse les pour et les contre, je scanne mes documents d'identité et ils sont accessibles depuis ma boîte mail, j'envoie un message à mes proches avant de partir leur confirmant l'heure à laquelle j'arrive, l'endroit où je dors, même si ce ne sont pas eux que je rejoins, mais simplement, s'ils apprennent à la radio le crash de mon avion, qu'ils puissent réagir. Ca ne coûte rien. Il est vrai aussi que je ne pars jamais sans avoir sur moi un papier qui indique que je voyage avec l'oiseau et le numéro de téléphone auquel elle est joignable.

Je l'appelle l'oiseau parce que c'est l'impression qu'elle donne. Un battement d'ailes et hop, voilà qu'elle est ailleurs. Elle peut s'arrêter n'importe où, n'importe quelle branche, n'importe quel arbre, elle trouvera toujours à gauche à droite de quoi faire un nid. Evidemment avec un oiseau, il y a parfois quelques petites prises de bec...

Elle veut toujours faire comme elle en a l'habitude, c'est-à-dire : sans rien d'habituel, en totale improvisation, la spontanéité en bandoulière. Moi, de Paris, je connais le plan du métro par cœur,

les lignes, les stations, les gares. Si on s'y était pris avant, on aurait pu avoir des billets de train, on n'est pas vieux, on a encore une carte jeune, ça nous aurait coûté un peu, mais au moins, on aurait été sûrs d'arriver à l'heure à la communion.

Bon sang, quoi. Une communion. J'ai beau être athée, une communion, tu n'arrives pas en retard. Ca se fait pas. Ca se fait pas.

Mais l'oiseau avait décidé qu'on n'allait quand même pas payer un billet de train pour aller finir dans une église, et qu'on y arriverait très bien en stop, en levant le pouce au bord de la route. Et moi, j'avais bien essayé de protester, mais dès qu'elle avait une idée en tête, c'était impossible de l'en détourner. Elle me promettait qu'on n'attendrait pas longtemps, qu'on serait au fin fond de l'Auvergne sur le parvis de l'église même plus tôt que si on y allait en train parce que de toute façon, le train n'allait pas jusque là, et qu'il serait difficile de trouver quelqu'un pour venir nous chercher puisque tout le monde serait occupé à préparer le buffet, à mettre le champagne au frais, à retoucher l'aube, ou à faire de l'origami avec les serviettes en papier.

Alors nous voici un matin, porte d'Orléans, c'est beaucoup trop tôt pour un départ, elle c'est un oiseau parce que si le jour est là, elle aussi, il est temps, il est l'heure, moi je prends toujours des trains en fin de matinée, pour avoir le temps d'émerger, de chasser la buée de mes yeux. Je la suis en traînant des pieds alors qu'elle virevolte déjà, à la recherche du meilleur feu, de l'endroit où on pourra le mieux voir le panneau qu'elle a confectionné, où

la voiture aura la place de s'arrêter sans mettre les autres en danger.

Nous sommes les deux seuls piétons du coin, elle sautille, elle dit, *regarde, il y a plein de circulation, et il n'y a que nous, ça va aller vite*, et je sais qu'elle se réjouit des rencontres du hasard, des histoires improbables, de la bienveillance des gens ; je sais qu'à chaque fois, elle dit qu'elle retrouve un peu de foi en l'humanité. J'évite de lui parler de l'image de nous découpés dans des sacs poubelles que j'ai actuellement dans la tête, même si elle est là et bien là, l'image, je vois même les bouts de papier déchirés avec son numéro de téléphone écrit dessus.

Bon, elle a raison, je me fais à l'idée, on va monter dans la voiture de parfaits inconnus en souriant, et on va être bénis par le curé en arrivant. Mais ça, c'était sans compter...

Là, soudain, qui s'approche de nous, une armée de gilets jaune fluo, ils marchent en rang, à une dizaine de mètres d'intervalle les uns des autres. Chaque binôme a entre les mains un bout de carton avec inscrite dessus, une destination. Allons bon... Les voilà près de nous, maintenant, j'entends leurs rires, ils parlent d'une compétition, d'un défi lancé par leur école.

L'oiseau va les saluer – courtoisie d'auto-stoppeurs, ils répondent à moitié. Ce sont des autostoppeurs du dimanche ou quoi ? Même moi, je sais ça ! Elle discute quelques minutes avec eux, puis revient, l'air un peu penaud, « ils font une course, ils ont tous rendez-vous en Auvergne, c'est au premier arrivé... »

J'espère que Jésus pourra un peu patienter.

Liste de choses perdues en stop

Un gilet noir

Une petite boîte de peinture ronde

Un carnet de pancartes

Des boîtes de pâté végane

Un parapluie

L'évangile

Une deuxième boîte de peinture ronde

Un foulard

Un sac en tissu

Le temps

Un poème appris par cœur sur la route dans l'attente (3)

Fourmi

Norge

Il va pleuvoir, cela se sent
Et je suis seul. Moi, seul au monde
Ai vu passer cette fourmi
Au temps des Grecs et des Romains
D'autres fourmis couraient ainsi
Dont rien jamais ne parle plus
Cette fourmi, taille ordinaire
Sans aucun signe distinctif
Qui serait-elle ? Comment va-t-elle ?

Et toi et moi qui sommes-nous ?
Et comment tournent les planètes
Qui n'ont pas la moindre importance ?
Que fait l'histoire au fond des cœurs
Et comment battent ces cœurs d'hommes
Qui n'ont pas la moindre importance ?
Que font les fourmis de l'esprit ?

Ce matin, juin, je crois, le sept.

Sans aucun signe distinctif
Il va pleuvoir, cela se sent
Cela fera du bien aux champs
- Et ta fourmi, taille ordinaire
Qu'en as-tu fait ? Que devient-elle ?
Crois-tu qu'elle était amoureuse ?
Crois-tu qu'elle avait faim ou soif ?
Crois-tu qu'elle était vieille ou jeune
Ou triste ou gaie ?
Intelligente ou bien quelconque ?
Pourquoi, pourquoi
Pourquoi, pourquoi
Ça n'a-t-il pas plus d'importance ?
Pourquoi, pourquoi
Ça n'a-t-il pas plus d'importance ?
Pourquoi... Pourquoi
Pourquoi... Pourquoi
Pourquoi... Pourquoi
Pourquoi ?

Une voiture sous influence

Lyon, France.

Parfois, l'attente se charge de quelque chose dont on ne veut pas. Un mal de ventre imprévu, une rafale de fatigue, un semblant de découragement. Je pioche dans ma liste de choses qui m'aident à me défaire des mauvaises énergies ; une tasse de thé du thermos, une chanson en une autre langue que je fredonne, un poème que je me récite, un bête exercice de respiration. Ça marche souvent, mais pas toujours.

Cette fois-ci, sur une aire d'autoroute à peine au nord de Lyon, c'est le discours d'une dame qui m'a mis sens dessus dessous. À coups de *mais vous êtes complètement inconsciente, enfin peut-être que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais comment vos parents peuvent vous laisser faire ça, il ne faudra pas venir vous plaindre de, c'est dangereux, avec tout ce qu'on entend à la télé* – je tente vaguement d'argumenter qu'à la télé, on entend toujours les histoires qui ont mal tourné, jamais les belles, les étincelles ; mais je n'arrive pas à en caser une, *je l'aurai bien cherché si jamais je me fais kidnapper, violer ou tuer, et puis on n'a pas idée de faire du stop, non mais franchement, avec le monde dans lequel on vit, enfin, vous n'avez pas l'air méchante hein, mais moi je ne prends pas d'autostoppeur, c'est un principe, on ne sait jamais*, et je regarde la voiture démarrer, médusée, et à la fois vaguement soulagée

d'avoir échappé à un trajet où l'unique sujet de conversation aurait été ma déraison.

N'empêche, elle m'a quand même légèrement ôté l'envie de lever le pouce, j'aimerais soudain me téléporter à Chalon, dans le salon de Mam, avec le bruit de la rue sous nos pieds, et les voix qui s'élèvent du marché.

Mine de rien, elle a fendillé ma confiance : je laisse les hommes passer les uns après les autres sans oser montrer ma pancarte, sans entamer la discussion. Je ne suis plus là. Je n'y crois qu'à moitié.

Et puis il y a un couple, je les vois approcher et me convaincs intérieurement, *allez, zou, ils ont l'air gentil, fonce, vas-y*. Bonjour Madame, bonjour Monsieur ! Je fais du stop en direction de Chalon, je me demandais, est-ce que vous auriez éventuellement une place pour moi aussi ? Et l'homme tout de suite qui répond *oui*. Comme ça, sans poser de question, sans hésiter, sans en faire des tas. Juste, *oui, c'est possible*. Mon cœur rebondit. Mais c'est sans connaître encore la suite. La suite, c'est la femme qui me dit : *ce n'est pas vous, l'autostoppense qui fait des oiseaux en papier ?*

Yeux écarquillés et bouche bée. Sursaut et bégaiements, stupeur, émerveillement : euh, si, c'est moi, mais euh, je, comment, euh, enfin, mais, quoi ?!

Le monde est si petit qu'il est possible de tomber deux fois sur les mêmes conducteurs à un an d'intervalle, sur un trajet pas tout à fait le même, alors qu'eux avaient prévu ce jour-là de prendre le train mais finalement il y avait une grève, alors que moi j'étais

partie bien plus tard qu'initialement planifié, et que j'attendais désespérément sur une aire où je n'avais encore jamais mis les pieds.

Le monde est si petit et la vie, si dingue. Et le voyage, et la bourlingue.

D'abord, je ne me souviens pas d'eux. Et puis ça me revient, petit à petit, ils me disent qu'ils ont trois enfants, j'avais appris à faire des oiseaux aux plus grands. L'un d'eux – le seul dans la voiture cette fois-ci – me dit, *oui, après le trajet, je me suis super entraîné, je ne voulais pas oublier*. Et la femme de renchérir, *j'ai eu quarante ans cette année ; on a fait une grande fête, et puis on avait tellement aimé les oiseaux en papier, qu'on en a fait pour décorer la maison en entier, et à la fin, les invités repartaient avec. Ils ont tous adoré l'idée, ils voulaient savoir d'où elle venait, alors on a parlé tant de fois de vous, et maintenant vous revoilà, c'est fou*.

Soudain, j'ai l'émotion qui me déborde, et tout ce qui me vrille le ventre : les liens qu'on tisse avec les gens sans même s'en rendre compte, ce qu'on leur laisse de nous. Evidemment, avec tout ce que j'ai pris d'eux, toutes les phrases que j'ai gardées comme des trésors, les récits, les conseils, les inspirations, les idées, je me dis que c'est logique – et heureux ! – que ça ne soit pas à sens unique. Mais comment savoir ? Celui qui rêvait de partir en Thaïlande sans oser et qui m'a dit quand je lui ai souhaité *bon voyage* avec un clin d'œil, *on n'a qu'une vie, je vais le faire*, y est-il finalement allé ? Celle qui m'a dit avoir été, grâce à moi, réconciliée avec les autostoppeurs, s'est-elle de nouveau arrêtée pour quelqu'un qui en avait besoin ?

Et ces vies dans lesquelles on a surgi l'espace d'un instant, un bout d'histoire attrapée entre deux portières, que s'est-il passé ensuite ? Celle qui allait à un rendez-vous galant, celui qui partait chercher un chat malade à l'autre bout de la France, celles qui venaient de s'engager dans l'armée, celui qui luttait gravement contre sa toxicomanie...

J'ai dans la tête des débuts d'histoires qui attendent leurs fins, des équations à triple inconnues, des suspens insatisfaits.

À Chalon, je descends, on se dit *à bientôt*, et après tout, qui sait ?

Non, je ne m'autostopperai pas

On m'a dit tellement de fois – stop hitchhiking, it's dangerous, mais non, je n'arrêterai pas, je ne m'autostopperai pas, tant que je pourrai, je continuerai, pour la vie qui sursaute :

Quand le garçon en BMW s'arrête et se décrit plus tard comme un ancien délinquant à présent collectionneur d'objets de la seconde guerre mondiale ;

Quand sur une route de Serbie dans le tout petit matin, je vois le premier nid de cigognes de ma vie, perché en haut d'un poteau électrique, et que cette vision m'aide à patienter jusqu'à la première voiture ;

Quand j'ai cette discussion soudain terriblement émouvante sur ce qui unit les frères et sœurs, avec le patron d'un restaurant de fruits de mer ;

Quand deux hommes de retour de soirée demandent à l'amoureux s'il peut prendre le volant car ils ont besoin de décuver, et c'est alors lui qui nous conduira jusqu'à Paris, et moi qui, en expliquant mon boulot, me ferai renommer : *Amélie Poulain, prof de grammaire pour clandestins* ;

Quand je rencontre des gens qui connaissent des gens que j'aime et connais, me rappelant tellement à chaque fois les fils, les réseaux et les liens ;

Quand des chauffeurs de taxi s'arrêtent pour dire : allez, montez, oui c'est gratuit, ce n'est pas parce qu'on est chauffeur de taxi qu'on ne peut jamais prendre d'autostoppeur ;

Quand le garde-forestier à qui je souhaite une bonne journée en descendant de la voiture me dit : *oh vous savez, moi, toutes mes journées sont bonnes !*

Quand, lors d'une traversée de l'Italie, un chauffeur de camion roumain nous offre un festin sorti de nulle part parce qu'on a avoué ne pas connaître la cuisine de chez lui ;

Quand on arrive, pleins de joie, à se faire déposer dans le minuscule village de mes grands-parents en Auvergne, et que ma grand-mère invite notre conducteur à boire l'apéro, pour le remercier du petit détour ;

Quand soudain, celle avec qui je discute depuis une demi-heure s'avère détenir le record mondial pour la traversée de l'Océan Indien à la rame ;

On m'a dit tellement de fois – stop hitchhiking, why do you do that? you are a woman. You are fragile. You are weak.

Stop. Stop. Stop hitchhiking.

Non, je n'arrêterai pas, je continuerai d'être femme dans l'espace public, de défendre, de prendre cette place-là. Je continuerai parce que c'est ma façon d'être au monde et au voyage, à la route, aux paysages.

Stop hitchhiking. Je n'arrêterai pas.

Je ne m'autostopperai pas. Mon pouce en l'air pour repousser les frontières.

Un poème appris par cœur sur la route dans l'attente (4)

Maram Al-Masri.

Signe distinctif :

Un sourire éternel sur les lèvres,
Des baisers
Profonds comme le miel.

Je voudrais être une femme
Qu'on ne peut ni additionner
Ni soustraire
Ni multiplier
Ni diviser
Ni gommer
Ni sommer
Ni assommer.



L'extension de la famille des gentils

– espoirs et déboires en autostop –

Amélie Charcosset

Depuis quelques années, Amélie trouve que l'autostop est la façon de voyager qui lui correspond le mieux. De l'imprévu, des rencontres et de l'adrénaline, de l'aventure, et disons-le franchement aussi, des économies.

Ici, des récits de stop, des humeurs et des rumeurs, des listes et des pistes. Un petit (dé)tour de France et d'ailleurs affectif et subjectif, avec, en ingrédients indispensables, un pouce en l'air et un sac à dos un peu de travers.

www.ameliecharcosset.com

www.letheestencorechaud.tumblr.com

[Septembre 2015]